



LA PRINCESSE TRANSFORMÉE EN STEAK-FRITES

d'après
Christian Oster

mise en scène
Frédéric Béliet-Garcia

AMOURS, FAIM ET MALENTENDUS

Ces quatre histoires, comme nos vies, commencent par « Il était une fois » et se terminent par « Et ils allèrent se promener dans la forêt ». Dans ce monde aussi, des hommes affamés, mais néanmoins éblouis par des femmes, doivent se retenir de les manger ; les filles hésitent toujours entre les princes et les ogres ; et la magie des fées tombe parfois en panne. Des contes de fées sur le malentendu, la peur et l'imprévu, sur l'amour donc, dira-t-on. Ecrits pour l'enfant qui en nous s'étonne encore d'en être arrivé là.

« Un mauvais géant, il y a longtemps de cela, cherchait une épouse... »

Christian Oster est, sans doute, sur ces rivages un des romanciers français les plus insolites. Il a composé quatre contes pleins d'ogres timides en mal de gloire, désespérant de ne pas effrayer, de princes charmants ou moches, à la recherche de princesses, de château ou de forêt (donc à problèmes), de quelques loups, beaucoup de moutons, et de lâches miroirs magiques menteurs.

Tout cela compose une fantasmagorie aussi sensible que cocasse, jouant de la parodie, de l'anachronisme, de la personnification des objets courants. Un univers merveilleux d'un animisme ludique gîtant tant vers Raymond Queneau que vers Jacques Demy ou Luis Buñuel.

« ...et, comme il était mauvais, il avait décidé de ne pas demander son avis à la jeune femme qu'il choisirait. »

Bruno Bettelheim, dans *La Psychanalyse des contes de fées*, bréviaire de nos années théorétiques, affirmait que « Tout conte de fées est un miroir magique qui reflète certains aspects de notre univers intérieur et des démarches qu'exige notre passage de l'immaturité à la maturité. » Oster infecte cette matrice de toutes nos peurs amoureuses, nos fragilités sexuelles, nos envies, nos répulsions. Sans doute en cela fidèle à notre actuelle difficulté d'accès à la maturité et à ses totems (couple, famille, Etat...). C'est aussi un monde où myope, on peut prendre une bergère pour une princesse, et ses moutons pour des lévriers afghans. En ce monde, bien sûr, les princes cherchent l'amour, les princesses l'attendent, les ogres le regrettent, et les moutons bêlent quand il advient (comme à l'opéra). C'est aussi un monde plein d'imprévus, « si l'on veut bien appeler hasard l'orientation que prennent nos vies quand elles nous échappent » (Christian Oster).

Frédéric Béliet-Garcia



À PROPOS DE CHRISTIAN OSTER

Si les romans de Christian Oster nous entraînent dans de bien curieuses aventures, les voyages qu'ils nous proposent ne sont pas de ceux que l'on peut trouver dans les catalogues des agences touristiques. Quant à leurs destinations, elles ne sont pas non plus de celles qui figurent sur les atlas habituels de l'exotisme. Et pourtant quels dépaysements, au bout de ces itinéraires ! Pour l'homme réservé et calme tirant paisiblement sur sa pipe, Parisien de souche et peu enclin à passer la Loire, voire le péri-phérique, il est en effet une façon infiniment personnelle et enrichissante de voyager : en empruntant les chemins de l'écriture.

Dans la petite cuisine, qu'éclaire un franc soleil, entre le ronronnement sourd du réfrigérateur et les gargouillis de la machine à café, Christian Oster raconte son aventure immobile. Car ce matin, il a fait une exception à son habitude en ne descendant pas travailler dans la salle du café voisin. Sur la table, un jeu d'épreuves d'une encyclopédie consacrée aux fleurs attend ses annotations de correcteur professionnel. L'autre face du souci de la langue chez lui. Tandis que sur un premier versant se manifeste depuis toujours le désir d'écriture, qui a conduit d'abord aux textes rentrés, que l'on garde pour soi, par incertitude et modestie. Sans doute aussi par pudeur.

Cela a commencé au début des années soixante-dix. À l'horizon du petit monde de la littérature, Tel Quel avait lancé ses oukases contre le roman, genre décrété par le groupe au bout de sa mission historique. On prit bonne note et, souvent chez les jeunes auteurs, l'on obtempéra. Une longue période de vaches maigres commençait... Si Christian Oster entendit le message, ce fut à la façon d'une sonnaïlle lointaine, qui ne l'empêcha pas de s'asseoir devant sa machine et de continuer à se confectionner ses petites histoires, depuis qu'à la lecture du *Chiendent* de Raymond Queneau, s'était produit chez lui le déclic de l'écriture. À vrai dire, le questionnement ambiant sur les conditions de production des textes littéraires, avec ses discussions et ses affrontements, ne le passionnait pas outre mesure. C'était déjà le style qui l'intéressait. Et l'interrogeait.

Et pourtant, allez savoir pourquoi, il allait un jour faire comme quelques autres, qui avaient contourné l'obstacle de la prescription telquelienne contre le roman classique en plongeant dans un genre mineur, pour lequel le groupe avant-gardiste n'avait pas même un regard : le roman noir. Simple coïncidence ? Cela n'est pas si sûr. Car le polar, depuis la lecture de Jean-Patrick Manchette, lui était apparu comme un authen-



S'attendre au pire, à quelque chose de pis que la chute, tout en chutant, c'était un peu la conception que j'avais de la vie.

Christian Oster. *Mon grand appartement.*

tique espace de liberté du style. Des fanzines, dont c'était la grande vogue – on était maintenant au début des années quatre-vingt – avaient accueilli quelques-uns de ses petits textes. Et même *Libération* ancienne manière, qui le ferait paraître dans une rubrique science-fiction, en une anticipation assez loufoque de l'actuel décloisonnement des genres. Trois romans noirs avaient aussi vu le jour, en 1984 et 1985, au Fleuve noir. (...)

Au départ se trouve une idée, à chaque fois engendrée par une situation de la vie quotidienne. Chez Christian Oster, il ne fait pas de doute que l'imaginaire cherche sa pâture dans l'horizon le plus proche. Si bien que son univers romanesque apparaît étonnamment semblable au monde dans lequel nous vivons, avec ses problèmes de chômage et de Sécurité sociale, ses rencontres de terrasses de café, ses histoires de clés et d'interphone, ses sonneries de téléphones, ses SDF dans leurs sacs de couchage... Jusqu'à ces détails triviaux, qui prennent soudain une importance monstrueuse et se mettent à occuper provisoirement le champ de vision, à la façon d'un enjeu vital. Seul celui qui n'a jamais eu à dégager sa voiture serrée de près devant et derrière ne pourra pas comprendre, par exemple, l'importance d'un coup prise par chaque mouvement permettant un déplacement infinitésimal des roues, ni la concentration extrême requise à cette fin. De même que l'on n'imagine certainement pas à quel point une mouche prenant ses quartiers d'hiver dans votre appartement peut soudain vous perturber l'entendement. Et que dire de celui qui se trouve assis face à un couple s'embrassant, dans le bus, le métro ou, comme dans *Paul au téléphone*, sur un banc du bac traversant la Gironde ? N'est-ce pas la vision d'un tableau déconstruit, avec des pans de visages juxtaposés, changeant leurs positions respectives, qui s'impose à lui ? L'objectif de Christian Oster grossit ainsi plein écran ce qui, en temps normal, va invariablement se perdre dans la poussière du trop souvent vu. On ne peut en l'espèce s'empêcher de le rapprocher de ces autres chasseurs d'infinitésimal, et initiateurs de loufoque, que sont Jean Echenoz ou Christian Gailly. (...)

Pendant un temps, Christian Oster s'était trouvé enrôlé sous la problématique bannière des «impassibles», un petit groupe d'écrivains, qui avaient en partage de publier aux éditions de Minuit et affectaient dans leurs livres une manière de détachement, de froideur de l'écriture, rappelant de loin le Nouveau Roman. Ainsi qu'on pouvait le prévoir, la constellation s'était rapidement disloquée, chacun poursuivant sur sa voie propre. Les «impassibles» ne vécurent en fait que le temps d'une saison littéraire. Mais l'impassibilité se retrouve encore ça et là. Chez Christian Oster elle prend la forme d'une distance, dont la langue est chargée d'assurer le

fonctionnement. Avec des phrases au vocabulaire volontairement châtié, visant une brièveté lapidaire et se refermant sur elles-mêmes. On penserait presque à la description que fait Sartre du style «absurde» de Camus, dans *Situations*, cette succession d'observations jetées sans copules entre elles, c'est-à-dire sans apparence de lien causal, si justement cette langue pareille à une volée de petits cailloux ne produisait ici l'effet exactement inverse. Un humour, certes comme parfois chez Camus, mais pour évoquer des aventures pleines de sens. À l'encontre du temps éclaté, perçu comme une juxtaposition de moments interchangeable, de l'auteur de *L'Étranger*, l'on a en effet ici affaire à une inscription dans une continuité et une durée, où l'on voit quelque chose avancer, qui s'avère être l'œuvre, véritable principe organisateur, dans la réalité d'apparence chaotique qui se présente d'abord au regard.

Le souci de la phrase, de sa plénitude et de sa perfection dans la brièveté, s'il répond à une certaine conception de la forme romanesque, d'aucuns diraient à un certain formalisme, n'inscrit cependant pas Christian Oster dans la lignée des romanciers exclusivement en recherche d'esthétisme. Certes Christian Oster manifeste une méticulosité à ne pas se laisser détourner des objectifs qu'il s'est choisis : un imparfait du subjonctif, une conjugaison inusitée, un qualificatif recherché, quelquefois même un aphorisme placé là comme une perle rare. Car l'écriture est pour lui porteuse d'une morale. Et la correction de la phrase, comme le respect de la langue qui lui prête ses tournures, relève de celle-ci. On est frappé, en l'entendant parler, avec un luxe de détails qui infirmerait à lui seul son profil d'impassible, de constater à quel point sa réflexion personnelle tourne autour d'idées comme la netteté et la rigueur, l'équilibre, l'achèvement du travail. Et son propos, qu'il poursuit jusqu'à trouver l'expression juste de l'idée, se situe tout entier dans la sobriété, comme mû par le souci de ne pas laisser la langue s'emporter, et finalement dire plus qu'elle ne doit. Il y a là une manière de pudeur, que l'on retrouve dans le désir de se mettre en retrait, par rapport aux livres, de ne pas laisser la discussion aller vers trop d'intime. De l'appartement parisien, le visiteur, impressionné par tant de réserve, préférera ne pas approfondir la visite. Chez Christian Oster, c'est en vérité seulement dans les romans que s'ouvrent les portes de l'intimité. Car aucun doute n'est possible sur le «je» qui s'y affiche et toujours se trouve en posture de totale disponibilité à l'imaginaire.

Jean-Claude Lebrun
Ecrivains en Seine-Saint-Denis, 1996
 in *Loïn d'Odile*, Editions de Minuit

LAURE, SANDRA, FLORE, CONSTANCE, ODILE, ET LES AUTRES

Balade en Ostérie

Christian Oster est né à Paris en 1949. Comme tout un chacun, avant de se tourner vers l'écriture, il expérimente divers métiers : il est tour à tour surveillant dans un lycée, vendeur en librairie ou correcteur. Les amateurs de polar sont les premiers à le découvrir au Fleuve noir, où il publie quelques ouvrages dans la collection Engrenage : *La Pause du tueur*, *Noctambule*, *Le Fou sur la colline* (clin d'œil aux Beatles du *Fool on the hill*...). La lecture de *Cherokee* de Jean Echenoz est un électro-choc. Une révélation...

Louise, 1989. *Volley-Ball*, son premier « roman », paraît aux Éditions de Minuit en 1989. Ça commence un peu comme un polar, avec un macchabée : « Bertin ne connaissait pas bien les gens, dans son immeuble. Un jour, on frappa à sa porte : c'était sa voisine de palier. Elle l'emmena chez elle pour lui montrer son mari mort. » Ce Bertin qui voudrait bien reprendre le volley-ball – d'où le titre – va peu à peu s'installer chez Louise, la voisine. Nous voici de plain-pied dans l'univers ostérien, ce quotidien banal où fait irruption le petit détail qui coince, l'insolite. Vont se succéder avec une régularité de coucou suisse, quatorze autres romans, et une ribambelle de silhouettes féminines aussi énigmatiques que les femmes de Balthus, suivies par autant de narrateurs qui se ressemblent, mine de rien, comme des frères.

Liz, 1993... *L'Aventure* commence ainsi : « À l'époque où j'apparais, j'étais entouré, mais non pressé, par un petit nombre d'amis dispersés aux quatre coins de Paris, à qui je rendais des visites trimestrielles, à raison d'un ami par semaine, environ, pratique qui me permettait de boucler le cercle de mes relations dans un délai que j'estimais raisonnable. Le reste du temps, je ne voyais pas grand monde à l'exception de mes collègues. » Ce narrateur va rencontrer par hasard Liz à la terrasse d'un café, une femme inaccessible qu'il va suivre à la campagne. On va vite s'y habituer, les femmes quittent souvent les hommes dans les romans d'Oster. Elles ont « du mal avec les hommes ».

France, Catherine, Laure, 1994... Ainsi dans *Pont d'Arcueil*, voici une femme qui part, « Trois jours plus tôt, Laure m'avait quitté. J'avais pris alors la direction de mon centre de Sécurité sociale afin de m'y faire établir une nouvelle carte. Dans cette modeste tentative, j'avais échoué. Il me faudrait attendre. Entre-temps, je m'efforcerais de trouver un cadeau pour France dont l'anniversaire, probablement, se situait ces jours-ci. Il

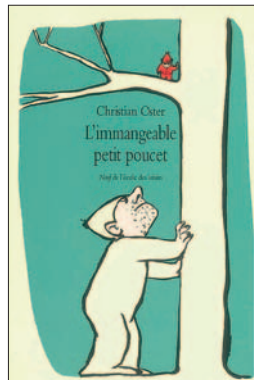


s'agissait d'un projet d'autant plus viable que, les jours passant, France finirait par rentrer chez elle, à Arcueil. D'ailleurs, je l'y attendais. » L'attente est consubstantielle aux romans d'Oster. Le temps est immatériel et a peu d'emprise sur ces héros désœuvrés dont on ignore longtemps les noms, qui ont tout le loisir de se laisser embarquer dans des aventures qui les dépassent.

Sandra, 1996... Christian Oster est un écrivain voyageur. Mais qu'irait-on faire au bout du monde, quand, tranquillement installés sur la banquette arrière, on peut vivre les équipées insolites de ces narrateurs qui avalent des kilomètres de nationales dans une sinuosité de détails minuscules et passionnants. Ainsi dans *Paul au téléphone* : « Souvent l'histoire se passe dans une voiture et c'est moi qui suis au volant. C'est également ma voiture qu'on discerne dès le départ, garée qu'elle est par exception, depuis une petite semaine, sous des fenêtres qui sont aussi les miennes. Je ne suis pas encore au volant, je ne suis pas non plus à ma fenêtre, à l'une de mes fenêtres. Je suis au café, et l'on m'y verra tout à l'heure, si l'on veut bien, attablé devant un café-croissant, sauf s'il est un peu plus tôt que d'habitude. » Trois ans plus tôt, Sandra a quitté le narrateur pour vivre avec Paul. Coup de fil de Paul qui demande au narrateur de venir tenir compagnie à l'ex en son absence. Nous voilà embringués pour plus de mille kilomètres sur l'A64, mais surprise à l'arrivée...

Les narrateurs d'Oster ont cette disponibilité, cette vacuité presque zen qui laisse place au possible et à l'impossible des rencontres... Encore une femme mystérieuse dans *Le Pique-nique* en 1997, une cavalière : « L'homme auquel j'aimerais donner ici quelque importance, banalement je l'appellerai Louis. Ou Charles. Ou Julien. À la mi-journée d'un samedi, donc, Louis, je crois que pour cette fois ce sera Louis, je préfère Louis, marchait d'un pas forcément lent aux côtés de Pauline, sa fille, cinq ans, dans un environnement forestier proche de Paris. » Ce Louis va perdre sa fille en chemin et rencontrer une très belle femme, montée sur un haut cheval...

Odile, 1998... Philip K. Dick, maître de la science-fiction, avait écrit un essai intitulé *Comment construire un univers qui ne s'effondre pas deux jours plus tard*. Les univers d'Oster ne s'effondrent jamais : en dépit de leur étrangeté et de leurs paradoxes, les spirales de petits riens du quotidien construisent une architecture très matérielle. On y croit. Même à la mouche de *Loin d'Odile* : « Exagérons. Disons qu'il fut un temps, pas si éloigné, du reste, où je vivais avec une mouche. Ce n'est pas une métaphore. C'était une vraie mouche... » Lucien, le narrateur, est au chômage et vit seul depuis qu'il a rompu avec Odile. Et la mouche qui a élu domicile chez lui, il l'a appelée Odile...



Flore, 1999... Chaque nouveau roman pourrait être une auto-fiction, une variation sur un personnage qui pourrait aussi s'appeler Christian. Celui de *Mon grand appartement* qui obtiendra le Prix Médicis en 1999, a aussi perdu quelque chose... Pas sa fille. Ses clés ! « Je m'appelle Gavarine, et je voudrais dire quelque chose. Un soir que je rentrais chez moi, je me suis arrêté devant ma porte. Au vrai, ce n'était pas exactement ma porte. Vitrée, elle se contentait de fermer le couloir de mon immeuble. » Ses clés, mais aussi la serviette qui contenait les clés, son emploi et sa compagnie. Exit le héros, désormais disponible pour toutes les rencontres. Ici, Flore, une femme enceinte...

Constance, Laure, 2001... Ces narrateurs fantomatiques vont où le hasard les mène et s'en remettent – *alea jacta est* – à l'imprévu qui les attend au tournant et qui régit leur odyssée, souvent aiguillonnée par le sentiment amoureux. Constance, la compagne de Jacques dans *Une femme de ménage*, est partie, elle aussi... « J'avais attendu six mois. Six mois sans ménage, six mois sans Constance. Une femme qui m'avait occupé l'esprit et le cœur, sans cesse, et qu'il me suffisait de voir ou d'évoquer pour me dire que la vie avait une forme. D'où l'inutilité de ranger, désormais, chez moi. De maintenir l'ordre. De passer l'aspirateur. » Laura, la femme de ménage, va entrer dans sa vie « comme ça, parce que j'avais tiré sur une petite languette à la pharmacie. »

Anne, 2002... Un road-roman peut commencer dans une pharmacie. Ou dans une gare, *Dans le train*, « Un jour, sur un quai, un homme de taille moyenne tenait à la main un sac très lourd. Cet homme, c'était moi, mais ce n'était pas mon sac. C'était celui d'une femme. Et ce sac était lourd parce qu'il contenait des livres. C'est elle qui me l'avait dit. » Justement, ce jour-là, Franck, le narrateur, avait décidé de vivre une aventure en partant avec une femme. Il prend un billet au hasard et...

Clémence, Audrey, 2003... Dans *Les rendez-vous*, Francis a rompu, mais « Trois mois après qu'on eut cessé de se voir, avec Clémence, je lui donnais encore des rendez-vous. Mais je ne l'en informais pas, ça me paraissait plus sûr. Avertie d'un lieu, d'une date et d'une heure, elle ne serait probablement pas venue, et j'en eusse davantage souffert... » Il va ensuite attendre avec Simon, le copain d'enfance qui travaille à la ménagerie du Jardin des Plantes (« c'est un métier qui ne m'aurait pas convenu, personnellement, surtout à cause des tigres »).

Laure, 2005... Tous ces narrateurs hybrides affichent impassiblement un même humour pince-sans-rire qui en feraient des personnages rêvés pour les films de Jacques Tati. Dans *L'imprévu*, le narrateur, Serge, est enrhumé, et sa manie c'est de refiler son rhume aux femmes qui l'aiment, et qu'il aime... « Les femmes, à mon contact, tombent malades. Elles s'enrhument. Elles éternuent. Il arrive aussi que leur gorge soit prise.



Pour elles, c'est la première fois. Leur bonne santé me précède. C'est ma faute. Le rhume ne me quitte pas. A force, elles l'attrapent. Une fois guéries, ce sont elles qui me quittent. Je reste avec mon rhume à moi. Ça occupe. » Et dans la voiture, alors qu'ils s'éloignent de Paris, en route vers Quiberon, Laure se met à éternuer. C'est mal parti !

Dans *Sur la dune* (2007), Paul doit aller aider un couple d'amis à désensabler leur maison. « Je voulais m'installer à Bordeaux. Je n'avais pas spécialement l'intention de vivre, au sens de ce que ça implique comme énergie. Je recherchais plutôt le calme, avec un emploi du temps souple, des réveils doux, un peu de travail pour faire le liant, que je trouverais toujours, me disais-je, s'il y a quelque chose qui ne fluctue pas chez moi ce sont bien les compétences. Et Bordeaux, à cet égard, m'avait semblé idéal. Plus que Toulouse, par exemple. Encore que Lille, m'étais-je dit un temps, pourquoi pas Lille, au fond. »

Marie, 2008... Dans *Trois hommes seuls*, Serge, encore lui, a été largué par Marie deux ans plus tôt. Marie l'invite à passer quelques jours en Corse avec qui il voudra, histoire de lui rapporter une chaise. Serge en parle à deux autres types qu'il connaît à peine et les voilà partis, compagnons de hasard dans une absurde randonnée où le but importe bien moins que le chemin : « Je venais de raccrocher par deux fois mon téléphone et je me tenais au milieu du couloir, face à la porte de la salle de bains, ma pensée errant à l'opposé vers celle, coulissante, de la penderie, dans la partie basse de laquelle je rangeais mes sacs de voyage ».

Anne, 2010... Le narrateur de *Dans la cathédrale* s'appelle Jean. Encombré par la présence d'un coloc qui s'incruste, et des femmes qui ne comptent plus, il va faire un tour du côté de Chartres où vit son rédacteur en chef : « Chaque matin, vers dix heures, je me levais de mon bureau et j'allais secouer Paul dans la chambre d'ami. Je lui représentais qu'il était tard, et que je ne pouvais pas me concentrer durablement avec quelqu'un à côté qui dormait. Paul ouvrait un œil, il ne protestait pas. » Jean va tomber amoureux de la photo d'Anne, la fiancée du rédacteur en chef.

En 2011, virage... Christian Oster quitte les Éditions de Minuit et rejoint l'équipe de L'Olivier. Comme Kerouac, il trace la route avec *Rouler*, un nouveau road-trip, *On the road again*, mais en solitaire cette fois : « J'ai pris le volant un jour d'été, à treize heures trente. J'avais une bonne voiture et assez d'essence pour atteindre la rase campagne. C'est après que les questions se sont posées. Après le plein, j'entends. ». Pas d'itinéraire, pas de femme à retrouver, pas de but. L'inconnu. Le vide qui se laisse emplir du paysage, des rencontres de hasard, avec la même économie de mots... Le plus bouddhiste des romans d'Oster...

Quand Christian Oster est fatigué de ces contes où les narrateurs ne tiennent pas en place, il se tourne vers des personnages qui font ses quatre



volontés sans barguigner. Depuis treize ans, il a publié à L'Ecole des Loisirs une cinquantaine de recueils qui réjouissent les enfants autant que les parents, ravis de raconter ces histoires à l'heure du coucher : si les héros sont souvent les mêmes que chez Andersen ou Perrault, les incontournables Princesses, les Princes charmants, les ogres ou les loups, chez Oster, le merveilleux devient ordinaire et le banal extraordinaire.

Les animaux parlent et pensent plus souvent qu'à leur tour : le lapin peut être magique, la poule réfléchit et a des secrets tout à fait abominables, l'oiseau migrateur s'appelle Georges et doit se trimballer une valise avec quelqu'un dedans, le loup cherche sa serviette ou rêve d'être comédien, les cochons ont peur du soir ou tombent en panne en rase campagne...

Le géant perd sa casquette, l'ogre se casse les dents sur les cailloux du Petit Poucet. Quant aux princesses, elles n'ont pas la vie facile : la princesse télécommandée se fait piquer ses piles par une sorcière, la princesse enrhumée provoque des tremblements de terre quand elle éternue, et la princesse Anne se fait voler sa baignoire.

Notre Princesse transformée en steak-frites sera-t-elle mangée par le Prince ? On l'apprendra enfin dans ce spectacle qui rend hommage à l'humour de Christian Oster.

Françoise Deroubaix

LA PRINCESSE TRANSFORMÉE EN STEAK-FRITES

Il était une fois un prince qui cherchait une princesse. C'était moins ennuyeux, comme occupation, que de passer de longs après-midis au palais à ne rien faire. En plus, en cherchant une princesse, le prince savait qu'il aurait peut-être à combattre un dragon ou autre chose, ce qui lui permettait de prendre de l'exercice. Comme il avait un peu de ventre à cause de son alimentation trop riche, ça tomberait très bien.

Le prince prit la direction de la forêt. Pour trouver une princesse, c'était plus sûr. Il en existait aussi dans les châteaux, naturellement, qui faisaient de la tapisserie en attendant le mariage, mais le prince ne courait pas après les princesses de château, il les jugeait trop molles. Il préférait les princesses de forêt. Les princesses de forêts sont moins faciles à trouver et, en général, elles ont des problèmes. Soit elles ont été enlevées, soit on leur a jeté un sort. Mais, justement, c'est plus excitant.

Le prince commença par rencontrer un loup.

– Bonjour, Loup, lui dit-il. Je cherche une princesse qui aurait un problème. Tu n'en as pas vu ?

– M'intéresse pas aux princesses, moi, grommela le loup. Encore moins aux princesses qui ont des problèmes. Enfin, si ça peut t'aider, il y en a une qui dort depuis cinq ans, à ce qu'il paraît, au milieu d'une clairière. Mais, comme je te l'ai dit, elle dort comme un ange, elle n'a pas l'air d'avoir de problèmes.

C'était un loup peu instruit, qui ne savait pas ce que c'était qu'une belle au bois dormant. Le prince, lui, le savait. Une belle au bois dormant, ça se réveille avec un baiser, après ça, si tout se passe bien, on l'épouse, et le tour est joué.

– Merci du renseignement, Loup, dit-il.

Evidemment, le prince savait aussi que quelqu'un avait jeté un sort, à cette princesse. Quelqu'un de pas très commode. Ça ne lui faisait pas peur, au contraire. Et il fouetta son cheval.

Parce qu'il était parti à cheval, j'ai oublié de le dire.

Il arriva droit sur la clairière. C'était une clairière superfacile à trouver, ça arrive. Et au beau milieu de la clairière, une belle au bois dormant dormait. Elle était, comme beaucoup de princesses condamnées au sommeil, enfermée dans un cercueil de verre. Le prince descendit de cheval et s'approcha. Il posa son oreille sur le couvercle et vérifia que la princesse respirait. Non seulement elle respirait, mais elle ronflait légèrement. « Très bien », se dit-il.

La Princesse transformée en steak-frites. Christian Oster



LES CONTES DE FÉES ET LA CONJONCTURE EXISTENTIELLE

Les contes de fées ont pour caractéristique de poser des problèmes existentiels en termes brefs et précis. L'enfant peut ainsi affronter ces problèmes dans leur forme essentielle, alors qu'une intrigue plus élaborée lui compliquerait les choses. Le conte de fées simplifie toutes les situations. Ses personnages sont nettement dessinés ; et les détails, à moins qu'ils ne soient très importants, sont laissés de côté. Tous les personnages correspondent à un type ; ils n'ont rien d'unique.

Contrairement à ce qui se passe dans la plupart des histoires modernes pour enfants, le mal, dans les contes de fées, est aussi répandu que la vertu. Dans pratiquement tous les contes de fées, le bien et le mal sont matérialisés par des personnages et par leurs actions, de même que le bien et le mal sont omniprésents dans la vie et que chaque homme a des penchants pour les deux. C'est ce dualisme qui pose le problème moral ; l'homme doit lutter pour le résoudre.

Le mal est présenté avec tous ses attraits symbolisés dans les contes par le géant tout-puissant ou par le dragon, par les pouvoirs de la sorcière, la reine rusée de Blanche-Neige et, souvent, il triomphe momentanément. De nombreux contes nous disent que l'usurpateur réussit pendant quelque temps à se tenir à la place qui appartient de droit au héros (comme les méchantes sœurs de Cendrillon). Ce n'est pas seulement parce que le méchant est puni à la fin de l'histoire que les contes ont une portée morale ; dans les contes de fées, comme dans la vie, le châtement, ou la peur qu'il inspire, n'a qu'un faible effet préventif contre le crime ; la conviction que le crime ne paie pas est beaucoup plus efficace, et c'est pourquoi les méchants des contes finissent toujours par perdre. Ce n'est pas le triomphe final de la vertu qui assure la moralité du conte mais le fait que l'enfant, séduit par le héros, s'identifie avec lui à travers toutes ses épreuves. À cause de cette identification, l'enfant imagine qu'il partage toutes les souffrances du héros au cours de ses tribulations et qu'il triomphe avec lui au moment où la vertu l'emporte sur le mal. L'enfant accomplit tout seul cette identification, et les luttes intérieures et extérieures du héros impriment en lui le sens moral.

Les personnages des contes de fées ne sont pas ambivalents ; ils ne sont pas à la fois bons et méchants, comme nous le sommes tous dans la réalité. De même qu'une polarisation domine l'esprit de l'enfant, elle domine



le conte de fées. Chaque personnage est tout bon ou tout méchant. Un frère est idiot, l'autre intelligent. Une sœur est vertueuse et active, les autres infâmes et indolentes. L'une est belle, les autres sont laides. L'un des parents est tout bon, l'autre tout méchant. La juxtaposition de ces personnages opposés n'a pas pour but de souligner le comportement le plus louable, comme ce serait vrai pour les contes de mise en garde. Ce contraste des personnages permet à l'enfant de comprendre facilement leurs différences, ce qu'il serait incapable de faire aussi facilement si les protagonistes, comme dans la vie réelle, se présentaient avec toute leur complexité. Pour comprendre les ambiguïtés, l'enfant doit attendre d'avoir solidement établi sa propre personnalité sur la base d'identifications positives.

Psychanalyse des contes de fées. Bruno Bettelheim

TU SERAS PRINCESSE, MA FILLE ?

C'est bien connu, pour les filles c'est toujours beaucoup plus difficile. Dans les contes, s'entend, dans ceux de Christian Oster comme dans les autres.

Une fille, c'est d'où ? D'un château, d'une forêt, d'une plaine, ce qui pourrait créer des différences sensibles. On veillera dans un premier temps à ne pas confondre les princesses des châteaux avec les princesses des forêts : les premières sont molles, les deuxièmees ont des problèmes. Mais ces affaires d'étiquette, colportées par les princes bien évidemment, n'ont pas le pouvoir d'atteindre les filles, qui en ont vu d'autres. Restent les bergères avec moutons dans les plaines. Ou dans les collines, ou dans les alpages, c'est selon. Mais ces bergères peuvent tout à fait être prises pour des princesses, tout cela n'a pas une grande importance, une fille est une fille.

Les filles, des fois, elles sont belles, elles sont même très belles, les plus belles « *qu'on connaît à plusieurs centaines de kilomètres à la ronde* ». Et d'autres fois non ; heureusement que les myopes sont nombreux. Et puis il faut qu'on parle du steak-frites. Très exactement de la princesse transformée en steak-frites par une sorcière « *dégoûtante* » avec « *toiles d'araignée dans les cheveux et verrue sur le nez* » qui crache les crapauds comme d'autres les postillons. Ce n'est pas qu'elle en soit moins belle, la princesse, moins attirante, surtout pour un prince qui a faim. C'est juste que pour ce prince, une princesse ne peut pas être à la fois le steak et les frites.

Une fille, il ne faut pas qu'elle fasse de mauvaises rencontres, elle ne doit pas croiser le loup – mais chez Christian Oster on est à peu près tranquille de ce côté-là, le loup s'intéresse peu aux princesses – ni croiser de créature maléfique et là c'est plus périlleux. Se faire enlever par un monstre « *assez horrible* » c'est être dans une mauvaise passe. Se faire enlever par un ogre mauvais, distrait, myope, bête et un peu snob, c'est accumuler les malchances. Si en plus on se fait enfermer derrière des barreaux par l'ogre en question qui veut à toute force vous embrasser, on se dit que la journée commence mal.

Heureusement, une fille, ça apprend vite, et ce n'est pas dénué de ressources. Ne comptons pas sur les fées, qui ne sont guère fiables, ni sur les miroirs : une fille ne passe pas son temps à les interroger, ce qui est plutôt une affaire d'homme. Chez Christian Oster, si une bergère s'ennuie, elle peut compter ses moutons, mais elle peut aussi compter sur eux, et quoi qu'en pensent les autres, ce n'est pas rien ; ça permet même de « *sortir de l'ordinaire* », et de s'attirer les regards d'un prince. Elle peut



aussi compter sur son cerveau, et ce n'est pas rien non plus. Quand on dit « son cerveau », ne pas se méprendre, c'est son cerveau à elle. Elle n'associe pas la laideur du monstre à la méchanceté et sait reconnaître, sous la difformité, les qualités de cœur. Certes, à la fin du conte, « *elle ne l'embrassa pas, parce que, même si elle s'était habituée à lui, il restait monstrueux* », mais c'est elle qui le prend par la main pour aller se promener dans la forêt « *le plus sérieusement du monde* ». Rien ne dit que l'histoire s'arrête là, parce que les filles, on sait bien qu'elles sont fortes pour inventer leur vie.

Qu'est-ce que ça veut, finalement, les filles ? Ce qui est sûr, c'est qu'elles n'appréciaient pas du tout d'être enlevées, et se désolent d'être dans un cachot, même luxueux, en haut d'une tour. « *Un jour, mon prince viendra, et il me délivrera* », résume l'une d'elles, sur un air qui rappelle quelque chose. Mais les princes charmants ne sont plus ce qu'ils étaient, certains sont méchants et moches, chantent faux, ou sont incultes ; d'autres ne sont pas courageux, atermoient à n'en plus finir et pendant ce temps-là les filles restent derrière leurs barreaux. Constaté que leur « *futur sauveur* » ne « *doit pas avoir l'habitude de réfléchir* » et que « *ça lui a détraqué le cerveau* » n'incite pas à l'optimisme. Il y a aussi d'autres princes fous furieux emplis de jalousie et de haine qui n'hésitent pas à couper un bras à leur rival. Mais il n'y a pas là de quoi refroidir l'ardeur d'une princesse amoureuse du dit rival, même si, pour être embrassée, deux bras c'est quand même mieux. Finalement les filles, dans le monde de Christian Oster ont tendance à préférer les bergers aux princes, les monstres aux princes, les serviteurs aux princes. Curieux ? Pas tant que ça. Certes, les bergers jouent de la flûte, les monstres font du thé à la menthe accompagné de petits gâteaux et les serviteurs ont de beaux yeux. Mais surtout ils sont tendres : ils « *tombent amoureux* », ils « *s'attachent* », peuvent aller jusqu'à « *choisir de mourir* » pour l'élu de leur cœur. On dirait bien que le point faible des filles, c'est l'amour.

Mais il faut qu'on reparle du steak-frites (la princesse, vous suivez ?) qui dit au prince : « *si tu m'aimes, tu dois me manger* ». Cornélien : Aimer le steak-frites ou Respecter le steak-frites. Shakespearien : Manger ou ne pas manger. Ça ne vous rappelle rien ? Mais si, bien sûr, Le Petit Chaperon Rouge. Pas la version édulcorée de notre cher Charles (Perrault), mais celle que les conteurs du Nivernais, du Forez ou du Velay se sont partagée pendant quelques siècles. Celle où la petite, à l'invitation du loup tapi au fond du lit, boit le sang et mange les morceaux de sa grand-mère qui surnagent dans une bassine, avant d'aller le rejoindre, ce loup, et de lui demander pourquoi il est si poilu, pour une grand-mère. L'on comprend bien pourquoi il faut qu'elle en passe par cette épreuve initiatique de manger sa grand-mère : manger l'autre, c'est s'approprier



ses qualités, et la grand-mère transmet ainsi à sa petite-fille son savoir, le pouvoir que détenaient les femmes dans les sociétés paysannes traditionnelles. Mais ici, cette princesse transformée en steak-frites, l'on a du mal à concevoir pourquoi elle souhaite si fort être mangée par son prince, pas mangée de baisers, non, mangée tout court : un désir de fusion et d'accomplissement, un rêve d'amour parfait ? Mais peut-être aussi une sorte d'épreuve, si fréquente dans les contes, infligée au prince. Soumis à la tentation, sommé de faire preuve de présence d'esprit et d'initiatives, ce prince s'en sort plutôt bien, pour un prince, il résiste. Il ne sait pas dire pourquoi (la parole, ce n'est pas vraiment le point fort des princes), mais il résiste, et son mérite est d'autant plus grand que sa faim elle aussi est grande. Son père l'appuie dans sa décision : « *si vous êtes une princesse, ce que je veux bien croire malgré les apparences, il est hors de question que mon fils vous mange* » proclame le roi, et l'on voit alors qu'il n'est pas plus doué que son fils pour expliquer les choses. Mais cette princesse-là trouve enfin un prince à sa mesure, en voilà deux qui peuvent se marier et procréer, et ce n'est pas si fréquent dans les contes d'Oster.

« Tu seras princesse, ma fille ? » Peut-être pas. Dans le petit monde des contes de Christian Oster, plein de folie et d'humour, la grande affaire des filles serait plutôt de montrer qu'elles ont d'abord envie de devenir elles-mêmes, en allant là où elles l'ont décidé, princesses ou pas.

Jocelyne Colas-Buzaré

VARIATIONS SUR « IL ÉTAIT UNE FOIS... »

Il y avait une fois une grande reine qui, étant accouchée de deux filles jumelles, convia douze fées du voisinage de les venir voir, et de les douer, comme c'était la coutume en ce temps-là, coutume très commode, car le pouvoir des fées raccommoait presque toujours ce que la nature avait gâté ; mais quelquefois aussi il gâtait bien ce que la nature avait mieux fait.

Serpentin vert. Marie-Catherine Le Jumel de Barneville d'Aulnoy, 1698

Il y avait une fois un prince pauvre. Son royaume était tout petit mais tout de même assez grand pour s'y marier et justement il avait le plus grand désir de se marier. Il y avait peut-être un peu de hardiesse à demander à la fille de l'empereur voisin : « Veux-tu de moi ? » Il l'osa cependant car son nom était honorablement connu, même au loin, et cent princesses auraient accepté en remerciant, mais allez donc comprendre celle-ci...

La Princesse et le Porcher. Hans Christian Andersen

Il y avait une fois un petit garçon enrhumé ; il avait eu les pieds mouillés. Où ça ? Nul n'aurait su le dire, le temps étant tout à fait au sec.

La fée du sureau. Hans Christian Andersen, 1845

Il y avait une fois un roi, nommé Guinguet, qui était fort avare. Il voulait se marier ; mais il ne se souciait pas d'avoir une belle princesse, il voulait seulement qu'elle eût beaucoup d'argent, et qu'elle fût plus avare que lui. Il en trouva une, telle qu'il la souhaitait.

Le Prince Tity. Jeanne-Marie Leprince de Beaumont, 1756

Il était autrefois un roi qui avait le nez si long, si long, que quoique l'extrémité fût roulée sur une bobine et portée par deux pages qui n'étaient point payés et qui s'entretenaient à leurs dépens, la partie cartilagineuse du nez était encore si vaste et si peu flexible, qu'on avait été obligé d'abattre tous les coins des rues de la capitale, pour donner au prince la facilité de tourner lorsqu'il allait à la promenade.

La Princesse Coque d'œuf et le Prince Bonbon. Marguerite de Lubert, 1745

Il y avait une fois une dame sans caprices, dont on ne sait pas précisément le nom, mais je crois qu'elle s'appelait Rare. Femme très particulière, aimable sans se piquer de l'être, sans minauderies, sans vapeurs, qui ne médit jamais d'une femme plus jolie qu'elle : par conséquent femme haïe ; car avec tant de vertus on est toujours incommode.

Mille et une fadaïses. Jacques Cazotte, 1742



L'absurde est une des joies de la vie ; aussi voyez que, de tous les livres humains, ceux dont la fortune est la plus constante et la plus durable sont des contes, et des contes tout à fait déraisonnables.

La vie littéraire. Anatole France.

Il était une fois un roi et une reine d'une sottise démesurée, mais qui s'aimaient prodigieusement. Il ne pouvait y avoir dans le monde que les flatteurs de leur cour qui ne disent pas que leur amour était une preuve de leur sottise mutuelle. Tels qu'ils étaient, ils étaient rois et pour lors, tout va bien, tout est bon, d'autant mieux que dans les temps de féerie, les princes n'avaient point d'affaires plus essentielles que celles de se bien gouverner avec les fées et les génies, de leur donner des gâteaux, quelques aunes de ruban, et autres menues bagatelles de cette espèce.

Le prince Courtebotte et la princesse Zibeline. Comte de Caylus, 1787

Il y avait autrefois un roi et une reine qui vivaient, (quoiqu'il y a bien longtemps qu'ils soient morts) à-peu-près comme les princes vivent aujourd'hui, c'est-à-dire, en suivant leurs goûts. Le roi qui se nommait Giroflée, aimait beaucoup la chasse, cependant, il était occupé des affaires de son royaume tout autant qu'il le pouvait être, et sans cesse il arrangeait et dérangeait ses papiers.

Pour la reine, elle avait été très belle ; mais comme elle aimait beaucoup à l'être, elle était persuadée qu'elle l'était encore, quoiqu'elle eût plus de cinquante ans. Il est bien vrai que les princesses et les filles de théâtre joignent également au privilège d'être plus longtemps jeunes et belles, celui d'être traitées comme telles plus longtemps que toutes les autres femmes. La reine se nommait Filigrane, nom que le hasard lui avait donné, et que l'on a su depuis être un sobriquet, tant elle était sèche et maigre ; elle ne pensait qu'à imaginer des fêtes, des bals et des mascarades ; enfin tout ce que le luxe et la galanterie réunis ont inventé pour le divertissement des cours. L'on peut imaginer comment un aussi beau royaume était gouverné.

La Princesse Pimprenelle et le Prince Romarin. Comte de Caylus, 1787

Il y avait une fois un pauvre homme et une pauvre femme qui étaient bien vieux, et qui n'avaient jamais eu d'enfants : c'était un grand chagrin pour eux, parce qu'ils prévoyaient que dans quelques années ils ne pourraient plus cultiver leurs fèves et les aller vendre au marché. Un jour qu'ils sarclaient leur champ (c'était tout ce qu'ils possédaient avec une petite chaumière, je voudrais bien en avoir autant) ; un jour, dis-je, qu'ils sarclaient pour ôter les mauvaises herbes, la vieille découvrit dans un coin, sous les touffes les plus drues, un petit paquet fort bien troussé qui contenait un superbe garçon de huit à dix mois, comme il paraissait à son air, mais qui avait bien deux ans pour la raison, car il était déjà sevré. Tant y a qu'il ne fit point de façon pour accepter des fèves bouillies, qu'il porta aussitôt à sa bouche d'une manière fort délicate.

Trésor des Fèves et Fleur des Pois. Charles Nodier, 1833

Il était une fois une veuve qui avait deux filles : l'aînée lui ressemblait si fort et d'humeur et de visage, que qui la voyait voyait la mère. Elles étaient toutes deux si désagréables et si orgueilleuses, qu'on ne pouvait vivre avec elles. La cadette, qui était le vrai portrait de son père, pour la douceur et l'honnêteté, était avec cela une des plus belles filles qu'on eût su voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette mère était folle de sa fille aînée, et en même temps avait une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisait manger à la cuisine, et travailler sans cesse.

Les fées. Charles Perrault, 1695

Il était une fois un âne qui avait fait fortune : il jouait à la Bourse ; ses spéculations furent heureuses, et il était devenu un petit millionnaire, non pas de ces gros capitalistes qui font mouvoir des États avec leur argent, qui se ruinent à faire des rois ; mais un agréable petit richard, aussi millionnaire que peut l'être un âne.

M. Martin de Montmartre. Delphine de Girardin, 1856

Il était une fois une reine si vieille, si vieille, qu'elle n'avait plus ni dents ni cheveux ; sa tête branlait comme les feuilles que le vent remue ; elle ne voyait goutte, même avec ses lunettes ; le bout de son nez et celui de son menton se touchaient : elle était rapetissée de la moitié, et toute en un peloton, avec le dos si courbe, qu'on aurait cru qu'elle avait toujours été contrefaite. Une fée, qui avait assisté à sa naissance, l'aborda, et lui dit : Voulez-vous rajeunir ? Volontiers, répondit la reine : je donnerais tous mes bijoux pour n'avoir que vingt ans. Il faut donc, continua la fée, donner votre vieillesse à quelque autre dont vous prendrez la jeunesse et la santé. À qui donnerons-nous vos cent ans ? La reine fit chercher partout quelqu'un qui voulût être vieux pour la rajeunir. Il vint beaucoup de gueux qui voulaient vieillir pour être riches : mais quand ils avaient vu la reine tousser, cracher, râler, vivre de bouillie, être sale, hideuse, puante, souffrante, et radoter un peu, ils ne voulaient plus se charger de ses années ; ils aimaient mieux mendier, et porter des haillons. Il venait aussi des ambitieux, à qui elle promettait de grands rangs et de grands honneurs. Mais que faire de ces rangs ? disaient-ils après l'avoir vue ; nous n'oserions nous montrer, étant si dégoûtants et si horribles. Mais enfin il se présenta une jeune fille de village, belle comme le jour, qui demanda la couronne pour prix de sa jeunesse ; elle se nommait Péronnelle. La reine s'en fâcha d'abord : mais que faire ? à quoi sert-il de se fâcher ? elle voulait rajeunir. Partageons, dit-elle à Péronnelle, mon royaume ; vous en aurez une moitié, et moi l'autre : c'est bien assez pour vous qui êtes une petite paysanne. Non, répondit la fille, ce n'est pas assez pour moi.

Histoire d'une vieille reine et d'une jeune paysanne
François de Salignac de La Mothe-Fénelon, 1718

Il était une fois un roi et une reine qui avaient eu plusieurs enfants ; mais ils mouraient tous, et le roi et la reine en étaient si fâchés, si fâchés que rien plus ; car ils avaient des biens de reste ; il ne leur manquait que des enfants. Il y avait cinq ans que la reine n'en avait eu ; tout le monde croyait qu'elle n'en aurait plus parce qu'elle s'affligeait trop quand elle pensait à tous ses petits princes si jolis qui étaient morts.

La princesse printanière. Marie-Catherine Le Jumel de Barneville d'Aulnoy

Il y avait une fois un roi qui aimait passionnément une princesse ; mais elle ne pouvait pas se marier, parce qu'elle était enchantée. Il fut consulter une fée, pour savoir comment il devait faire pour être aimé de cette princesse. La fée lui dit : « Vous savez que la princesse a un gros chat qu'elle aime beaucoup : elle doit épouser celui qui sera assez adroit pour marcher sur la queue de son chat. » Le prince dit en lui-même : cela ne sera pas fort difficile. Il quitta donc la fée, déterminé à écraser la queue du chat plutôt que de manquer à marcher dessus. Il courut au palais de la princesse ; Minon vint au-devant de lui, faisant le gros dos, comme il avait coutume : le roi leva le pied, mais, lorsqu'il croyait l'avoir mis sur sa queue, Minon se retourna si vite qu'il ne prit rien sous son pied. Il fut pendant huit jours à chercher à marcher sur cette fatale queue ; mais il semblait qu'elle fut pleine de vif-argent, car elle remuait toujours. Enfin, le roi eut le bonheur de surprendre Minon pendant qu'il était endormi, et lui appuya le pied sur la queue de toute sa force. Minon se réveilla en miaulant horriblement, puis tout à coup il prit la figure d'un grand homme, et, regardant le prince avec des yeux pleins de colère, il lui dit : « Tu épouseras la princesse, puisque tu as détruit l'enchantement qui t'en empêchait, mais je m'en vengerai ; tu auras un fils qui sera toujours malheureux jusqu'au moment où il connaîtra qu'il aura le nez trop long ; et si tu parles de la menace que je te fais, tu mourras sur-le-champ. » Quoique le roi fût fort effrayé de voir ce grand homme, qui était un enchanteur, il ne put s'empêcher de rire de cette menace. Si mon fils a le nez trop long, dit-il en lui-même, à moins qu'il ne soit aveugle ou manchot, il pourra toujours le voir ou le sentir.

Mignonne et le Prince Désir. Jeanne Marie Leprince de Beaumont

Il y avait une fois un roi et une reine qui moururent assez jeunes, et qui laissèrent un fort beau royaume à la princesse leur fille unique, qui n'avait alors tout au plus que treize ans. Elle s'imagina qu'elle savait régner, et tous ses bons sujets se le persuadèrent aussi, sans trop savoir pourquoi ; cependant c'est une profession qui ne laisse pas d'avoir sa difficulté.

La Princesse Minutie et le roi Floridor. Comte de Caylus, 1787



Il y avait une fois un roi qu'on appelait le roi Guillemot. C'était bien le meilleur prince de la terre, qui ne demandait qu'amour et simplesse ; on assure même qu'il se mouchait à la manche de son pourpoint : il n'avait aucun empressement pour le mariage. Cependant comme la race Guillemote était fort ancienne, les peuples souhaitaient qu'il leur donnât des successeurs ; on avait parlé de plusieurs mariages différents, mais il s'y était toujours trouvé des difficultés invincibles. Une princesse du voisinage, qui se nommait Urraca, avait des états qui étaient fort à la bien-séance du roi Guillemot ; mais Urraca avait toujours marqué de la répugnance pour le mariage, et beaucoup d'insensibilité pour les soins que plusieurs souverains, et particulièrement le comte d'Urgel, s'étaient donnés pour lui plaire.

Sa passion dominante était l'astrologie, et elle ne se détermina à se marier, qu'après avoir reconnu dans les astres qu'elle serait mère d'une princesse toute parfaite, qui serait un prodige de beauté et de vertu, qui ferait des biens infinis, et n'aurait d'autre passion que de soulager les affligés.

La reine des fées. Jean de Prechac, 1698

Il y avait une fois un roi et une reine qui n'avaient qu'un fils ; c'était leur unique espérance. La reine, depuis quatorze ans qu'il était né, n'avait jamais eu nul soupçon de grossesse. Le prince était joli à merveille, il apprenait tout ce qu'on voulait. Le roi et la reine l'aimaient à la folie, et leurs sujets y avaient mis toute leur tendresse, car il était affable pour tout le monde, et cependant il savait bien faire la distinction des gens qui l'approchaient ; il s'appelait Zirphil. Comme il était fils unique, le roi et la reine résolurent de le marier au plus vite, afin de voir naître de lui des princes qui pussent soutenir leur couronne, si malheureusement Zirphil leur était enlevé.

La princesse Camion. Marguerite de Lubert

Il était une fois une petite fille fort laide, et si petite, si petite, que ses parents la nommèrent Nabotine. Elle avait de la vivacité, de l'esprit, des sentiments ; et les mauvais traitements qu'elle essayait dans la maison paternelle, l'avaient engagée à se former un petit caractère assez gentil, dans l'espérance de toucher de compassion une bonne vieille princesse malaisée qui était sa marraine, et qui venait souvent visiter sa mère. Nabotine réussit dans son projet. La princesse avait un bon esprit ; et les personnes raisonnables aiment toujours les petits enfants, quelque laids qu'ils puissent être, quand ils sont bien sages, et qu'ils ont envie de plaire.

Aglée ou Nabotine. Charles Antoine Coypel, 1779



Il y avait autrefois un Roi qui aimait son peuple. Cela commence comme un conte de fée, interrompit le Druides ? C'en est un aussi, répondit Jalamir. Il y avait donc un Roi qui aimait son peuple, et qui, par conséquent, en était adoré. Il avait fait tous ses efforts pour trouver des Ministres aussi bien intentionnés que lui ; mais ayant enfin reconnu la folie d'une pareille recherche, il avait pris le parti de faire par lui-même toutes les choses qu'il pouvait dérober à leur malfaisante activité. Comme il était fort entêté du bizarre projet de rendre ses sujets heureux, il agissait en conséquence, et une conduite si singulière lui donnait parmi les Grands un ridicule ineffaçable. Le peuple le bénissait, mais à la Cour il passait pour un fou. À cela près, il ne manquait pas de mérite ; aussi s'appelait-il Phénix.

La reine fantasque. Jean-Jacques Rousseau, 1758

Il y avait une fois un roi qui fut marié un temps fort considérable sans avoir d'enfants. Il obtint enfin du ciel une fille d'une si grande beauté, qu'il ne crut pas pouvoir lui donner de nom plus convenable que celui de Plus-belle-que-fée. Le bon prince ne pensait pas qu'un pareil nom devait nécessairement attiser sur cette enfant la haine redoutable des fées. En effet, elles ne furent pas plutôt informées de ce nom plein d'orgueil, qu'elles formèrent le dessein de se saisir de la personne à qui il avait été donné, résolues de la tourmenter cruellement, ou du moins de la soustraire aux yeux des hommes.

Le prince arc-en-ciel. Anonyme, 1731

Depuis plus de cinquante ans que je subis l'ennui de la vie réelle, je n'ai trouvé aux soucis qui la dévorent qu'une compensation, c'est d'entendre des contes et d'en composer moi-même.

Charles Nodier

